

malgré lui. L'auteur le dérange en se dérangeant lui-même, en mettant au jour des tics de pensée et de langage.

Comme un fil conducteur, l'auteur nous raconte à demi-mot une histoire. Celle d'un alpiniste qui serait revenu défait de sa course. Rapidement on pense à une fable, à une allégorie. La conscience est ici à la recherche de l'absolu, de Dieu lui-même. C'est une approche tout à fait contemporaine que de chercher la spiritualité dans une démarche personnelle en dehors des appareils de la religion. C'est en cela qu'elle est lisible par tous et en devient sinon un exemple, au moins une voie possible pour le jour où ce sera notre tour de gravir les marches de la montagne sacrée.

**Bernard Fournier**  
*Noailles (France)*

*Leiris & Paulhan, Correspondance 1926/1962.* Editions Claire Paulhan, 2000. Edition établie, présentée et annotée par **Louis Yvert**.

**L**a parution de la correspondance de Michel Leiris avec Jean Paulhan rend compte d'une réalité de la vie littéraire et de l'édition contemporaine. Elle témoigne d'un parti-pris, d'un choix éditorial, courageux, lucide et rare. Le corpus, dense et léger, apporte matière à réflexion sur deux écrivains majeurs du milieu du siècle. Ils s'expriment sincèrement tout en veillant à la délicatesse de leurs remarques ou de leurs questionnements. On découvre au fil des lettres la vie intellectuelle très riche des deux épistoliers. On y saisit ce qui rapproche, mais aussi ce qui différencie, les deux hommes. Les commencements surréalistes les rendent très attentifs à tous les domaines de la création depuis le début des civilisations. Ils montrent tous deux la volonté de s'inscrire dans la société. Cette présence dans la cité s'élargit à toutes les populations, à toutes les manifestations de l'homme, et en particulier au langage. Cela passe aussi la peinture, la poésie, et la taumachie ! Les points forts de leur vie émergent. Sans développer, Jean Paulhan évoque un épisode tragique de la Résistance se rapportant au « Réseau Musée de l'homme ». Michel Leiris tâche de faire évoluer un projet d'écriture qui se greffe sur une difficulté d'être qu'il dépasse par la psychanalyse transposée dans l'écriture : Aurora. Il s'oriente de plus en plus vers l'anthropologie et participe à l'entreprise de Bataille et du Collège de sociologie, tandis que Paulhan approfondit ses recherches sur la création littéraire, qui aboutiront aux Fleurs de Tarbes. Chacun perçoit la préoccupation majeure de l'autre et insiste sans flagornerie et avec précaution sur le questionnement essentiel de productions personnelles. Paulhan module les réserves de l'éditeur sur Aurora : « Cher Monsieur, / Les objections sont : qu'Aurora est trop "fragment"; qu'elle est sans commencement ni fin. (C'est ce que dit notre Comité !) Mais je l'aime beaucoup. » Leiris ne se dérobe pas devant l'étrangeté du livre le plus célèbre de son correspondant : « Vous dirai-je que la re-lecture des Fleurs de Tarbes m'a laissé quelque peu interdit ? Il est hors de question que je n'aime pas ce livre. Mais le problème langage-pensée est pour moi quelque chose de si brûlant – et de si trouble – que, dès qu'il est mis explicitement en jeu, je me trouve en quelque sorte inhibé [...] » L'originalité de ce livre tient au développement, plus marqué que dans d'autres titres de la collection, de la partie « Notes ». La *Correspondance Paulhan-Pozzi* nous y avait préparés. Celle de Leiris-Paulhan le confirme. Un genre littéraire peut se constituer à partir de la rédaction des notes d'éclaircissement lorsque leur importance va aussi loin dans la précision et le détail clairement exposés, grâce à la recherche et à l'érudition. Rien de plus vivant que cet accompagnement du texte. On dépasse ici la tradition

universitaire, en mentionnant des anecdotes, en intégrant des citations d'oeuvres parallèles et autres illustrations, qui donnent relief aux propos parfois allusifs des deux hommes de lettres habitués à s'entendre à demi-mot. A quoi se joignent des documents, photographies, fac simile, etc. Tous les nouveaux moyens techniques de l'édition se trouvent convoqués avec pertinence.

Ce livre se situe nien dans le vif des règles du jeu littéraire actuel. On en lit des témoignages sur deux niveaux : le texte et son contexte – ou plutôt ses contours – On entre dans un paysage. Paysage humain, ce qui déconcerte parfois. Le texte des lettres, comme celui des notes, ouvre à la curiosité des pistes nouvelles, des idées jusque là endormies dans une culture de lecteur parfois paresseux, faute d'avoir été sollicité. Ici tout se propose de nous faire découvrir, explorer... Quoi ? C'est exactement le type de question dont seule l'infinité des réponses nous permet d'en rester à l'interrogation. Au lecteur d'entreprendre son itinéraire propre à partir de ce livre, disons rayonnant. La Collection «Pour Mémoire» avait lancé un style. Le Leiris-Paulhan en constitue la plus récente des jubilations.

**Josiane Fournier**  
Noailles (France)

**Monique Labidoire.** *L'Exil du poème.* Librairie-Galerie Racine, col. La Pierre Faillée, 1er trim. 2001.

**L**e nouveau livre de Monique Labidoire, après *Mémoire du Danube*, se veut une réflexion sur la question du poème, en même temps qu'une quête de soi. Il faut entendre son titre comme un essai de retrouvailles entre les langage de tous les jours et celui de la poésie. De prime abord elle interpelle le poète : « Poète! où vas-tu aujourd'hui ? Vois, l'azur ennuagé de rimes et de rythmes barbares, n'emménage aucun ciel trop bleu./ Prends ton bâton de pèlerin./ Nous sommes en quête ». Le poète annonce une aventure collective. Cet incipit trouvera son écho dans la partie finale « vers les hauteurs » : le recueil se tient dans une projection vers une marche à l'étoile.

Le livre se compose de courts textes d'une prose fine et serrée par les assonances, les allitérations et les métaphores. Deux écritures se font face : la page de droite répond par l'italique à la page de gauche. D'un côté la langue est décrite dans son voyage à travers l'histoire et ses aléas « Les mots blessés d'exil », ses horreurs parfois. De l'autre le poète s'adresse à elle-même: « Délimiter mes passages », « consolider mes repaires ». Les réflexions sur l'écriture sont nombreuses car le poète se méfie des mots qui « n'ont plus de poste de garde », mais fort heureusement « ils s'échangent de pain et d'eau, s'accordent en épousailles ». Les mots convergent à force de naturel, autour des hommes, pour leur offrir l'échange, la solidarité, la fraternité. Ce poème se termine par une autre interpellation: « Poète, arrache de ta chair les nostalgies ». Ce n'est qu'après avoir vaincu en soi la souffrance de la mémoire que le poète peut librement et sereinement moduler son chant. « Sculptons l'embellie »

En effet, le poète affirme: « Avec le poème chercher sa semence.[...]A la marge des espaces blancs du carême, rompre le jeûne et se nourrir de graines et de sang ». Il s'agit de redonner à la parole ses racines humaines, originelles, reliées à la terre par mille fondements. « Dans ma solitude assourdie, mon geste fait langage et coupe le pain, tire l'eau de la fontaine, puisant source dans la profondeur des forêts, marchant de concert avec l'autre » La poésie devient un rituel basé sur des gestes simples et premiers, « les mots du partage », qui plongent dans les profondeurs où se trouvent